

Rue89

J-P Thibaudat

Publié le 08/05/14

Descendue de son tableau avec son fichu, sa robe et son pot, [la laitière de Vermeer](#) verse son lait dans une jatte. Tableau vivant ? Oui, car l'effet est saisissant. Mais non.

L'actrice (elle donne son nom) qui dit être « déguisée en laitière » nous explique que le spectacle que l'on va voir – « Temps de pose » – va nous parler de peinture. En réalité, il parle tout autant de nous, spectateurs, quand on regarde un tableau ou un spectacle, et de ce qui se passe entre elle (la laitière, l'actrice) et nous. Bref :

« [...] c'est un spectacle qui parle du problème – très contemporain en fait – de la médiation culturelle ».

Retour d'expédition : le Christ et des lardons

Ce nouveau spectacle de la [compagnie TDM](#) (Théâtre de la démesure), comme les précédents, ne s'appuie pas sur une pièce existante, ni sur le canevas d'une histoire autour duquel les acteurs improviseraient, mais sur un questionnement (en actes, en mise en jeu et en divagations) autour de la représentation et de ce qui s'en suit.

Le spectacle – car c'en est un et d'une giboyeuse drôlerie – s'apparente à un retour d'expédition avec les rendus des carnets de fouille, et des séances de brainstorming où l'imagination débridée est une base de données fiable.

La fiction va de pair avec la réflexion. Le monde de l'art et ses artistes les plus novateurs, le langage (littéraire ou pas) et ses codes sont pour eux des matériaux inépuisables. TDM fait du neuf avec du vieux. L'actrice laitière et donc mère nourricière, nous prévient : « C'est un spectacle assez discontinu ».

Bonne fille, elle nous fait saliver en énumérant tout ce que nous allons voir :

« Le Christ, un sac de sport, Sarah Bernhardt, un homme préhistorique, une poule, un cercueil, une pluie de lardons, une boule à facettes, un hot-dog, des femmes nues, une forêt merveilleuse, la Ministre de la culture et bien d'autres choses encore. »

J'ai nommé l'inspecteur Préhioderrick

Je ne me souviens pas du hot-dog, mais tout le reste est là.

Parmi les « autres choses », notons un acteur se présentant sous le nom de Yves Klein, peintre célèbre pour ses bleus et fondateur de l'International Klein Blue (IKB). [Le Caravage](#) est aussi de la revue, tout comme le photographe [Nadar](#), accompagné de son épouse.

Je vous laisse le soin de découvrir un jour ce ballet de sommités : dans un paysage français désormais hyper avide de parcours atypiques et de propositions inclassables, ce spectacle excitant, trop peu joué, devrait effectuer une hyper tournée des popotes.

Je me contenterai ici d'évoquer le personnage qui nous « tient en haleine » en « ménageant le suspense », j'ai nommé l'inspecteur Préhioderrick. Il apparaît très vite en peau de bête, visitant d'un pas coulé mais déterminé le musée idéal dont même André Malraux n'avait pas rêvé.

Un inspecteur donc, comme il existe des inspecteurs du théâtre et d'autres de l'éducation nationale. Un fin limier, repéré par la perspicace Ministre de la culture. En spécialiste des courbes du corps humain déclinées sur kilomètres de cimaises, l'inspecteur des musées n'est pas insensible à celles de la dite ministre.

Son arme : un audioguide

L'action nous entraîne dans un « futur proche » (notion sujette à interprétation), en France (restons chez nous), où le Ministère de la culture est pourvu d'énormes moyens. Enormes vous dis-je. Dans cette France-là, le métier de médiateur culturelle est devenu incroyablement top, et l'inspecteur Préhioderrick est bientôt adulé comme Mick Jagger.

La culture y devient un secteur où l'emploi, mais aussi les bénéfices, explosent ; le secteur privé s'y intéresse, les communicants également, le rendement et les financiers s'en mêlent... Et puis tout s'écroule.

Alors, dans un geste ultime, quasi sacrificiel, la ministre demande à l'inspecteur Préhioderrick de concevoir l'arme suprême, « l'audioguide ultime », « permettant à n'importe qui de comprendre n'importe quelle œuvre, et cela jusqu'à la fin des temps ».

Bien au chaud sous sa peau de bête, l'homme « reste de marbre », mais comme dans les westerns introvertis, se parle à lui-même :

« Cette fois, mon vieux Préhioderrick, te voilà pour ainsi dire au pied du mur. »

L'inspecteur réussira-t-il à gagner ce pari qui semble impossible ? Vous le saurez en allant voir « Temps de pose ».

La pose ou la pause ?

Le titre est bien choisi. Au TDM, on aime la polysémie, les mots qui bifurquent comme les jardins borgésiens. Le temps de pose est aussi bien celui nécessaire à l'appareil du

photographe du temps de Gérard de Nerval, que celui du modèle posant nu(e) dans un atelier mal chauffé, ou du peintre italien qui pose son pinceau et va à la machine à café s'enfiler un ristretto en pompant son cigarillo, en chien fidèle de sa pause inspiration.

« [Le Désespéré](#) » de Gustave Courbet, peintre qui présida l'association des artistes au temps de la Commune (il y prit une part active), est l'occasion d'un dialogue avec le public, lequel est constamment mis dans le coup tout au long de ce « Temps de pose ».

La compagnie TDM (Théâtre de la démesure) est née en 2004 au sein de l'université Paris 8, d'un petit groupe d'activistes étudiants en théâtre à l'origine d'un laboratoire expérimental travaillant sur des textes non théâtraux.

TDM a pris son envol quelques années plus tard, quand la compagnie a été renforcée par des élèves sortant du [CNSAD](#) et de l'école du Théâtre National de Strasbourg.

Après trois ans de travail à la table et de travail scénique, le Théâtre de la démesure a présenté son premier spectacle, « Une piètre imitation de la vie ».

Au départ, l'envie de travailler sur du langage sam'suffit tel celui que proposent les méthodes de langue Assimil, des lambeaux de langues comme mortes, les phrases si lessivées qu'elles semblent vides de sens, désincarnées. Au bout, une fiction située dans une station polaire, où l'on parlerait la « langue des dieux », c'est-à-dire ce qu'il reste d'un langue après avoir été traduite dans toutes les langues.

Une pièce écrite à quatorze mains

« Une piètre imitation de la vie » comme « Temps de pose » (et « Pascal le lapin », un spectacle jeune public) sont signés « écriture collective », chacun des membres du collectif est auteur du texte. De la discussion pour choisir le projet jusqu'à la construction du décor, tout se fait ensemble, au-delà des métiers de chacun.

Soit. Pour « Temps de pose », les co-auteurs sont donc Mélissa Barbaud, Rafaëlle Bloch, Hadrien Bouvier, Antoine Dusollier, Barthélémy Meridjen et Aurélie Miermont. Présent depuis le début de l'aventure, Benjamin Abitan signe seul la mise en scène.

Par son fonctionnement et ses visées, le Théâtre de la démesure a un fonctionnement propre qui, cependant, entre dans l'informelle mouvance des collectifs comptant parmi les aventures artistiques les plus exigeantes et les plus excitantes de la scène actuelle.

Un livre qui vient de paraître, « Les Collectifs dans les arts vivants depuis 1980 » (sous la direction de Raphaëlle Doyon et Guy Freixe), en tente une globale approche, bien que parcellaire puisque TDM n'y figure pas.